

Zeitschrift: Revue économique franco-suisse
Herausgeber: Chambre de commerce suisse en France
Band: 47 (1967)
Heft: 2: Recherche spatiale et industrie électronique

Artikel: Les motivations de la conquête de l'espace
Autor: Vichney, Nicolas
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-887864>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les motivations de la conquête de l'espace

par

Nicolas VICHNEY

Chef de la rubrique scientifique au « Monde »

L'homme est bien un animal d'habitudes : alors qu'au début de la conquête de l'espace — il y aura bientôt dix ans que le premier satellite artificiel aura été mis en orbite autour de la Terre — il n'était pas de titres assez gros pour rendre compte des succès des uns... et des échecs des autres, aujourd'hui des expériences qui constituent d'authentiques exploits techniques passent inaperçues, ou presque, et il faut des tragédies comme la mort du cosmonaute russe Komarov pour que la course à l'espace reconquière ses manchettes d'antan.

D'abord balbutiantes mais spectaculaires, bien plus raffinées ensuite mais frappant peut-être moins l'imagination, les expériences spatiales n'ont cessé, hier comme aujourd'hui, d'exiger des efforts considérables, notamment d'un point de vue financier. Il leur a donc fallu, et il leur faut encore, trouver des supports qui justifient les sacrifices qu'elles exigent. Leur importance mesure la force des motivations qui ont poussé ou poussent à les entreprendre. Mais le monde change et les raisons qui ont conduit l'URSS puis les États-Unis à se jeter dans la course à

l'espace ne sont plus celles qui maintenant les amènent à aller plus avant sur la voie qu'ils ont ouverte.

En 1957, la situation était claire : si l'URSS a pris l'initiative, qui fera date dans l'histoire, de lancer la première un satellite artificiel de la Terre, si les États-Unis ont fait ensuite l'impossible et le reste pour que leur retard initial sur leur grand rival ne s'aggrave pas trop, c'est de toute évidence parce que les deux grandes puissances voyaient dans l'environnement terrestre un champ clos. On peut épiloguer longtemps sur les raisons — ils n'en ont jamais rien dit officiellement — qui ont poussé les Soviétiques à ouvrir le feu. Il demeure, en toutes hypothèses, que leur décision a résulté de la conjonction de trois facteurs, d'essence bien différente :

- un fait, d'abord : l'avance que les Soviétiques avaient prise sur les Américains en matière de fusées, qui s'explique elle-même par la conjonction de deux facteurs. A la différence des Américains, les Russes ne disposaient pas d'armes thermonucléaires miniaturisées et pour les

faire transporter par des fusées, il leur fallait des engins puissants. A la différence, encore, des États-Unis, l'URSS n'avait pu mettre en place autour de son rival une ceinture de base d'où il était possible de tirer comme à bout portant : pour frapper les États-Unis, il lui fallait des fusées à très longue portée.

- une idée de génie : tirer avantage de cette avance qui logiquement, d'après les règles traditionnelles du secret militaire, aurait dû rester secrète pour prouver à la face du monde la supériorité de la science et de la technique socialistes sur celles des pays capitalistes; une démonstration qui visait autant les pays étrangers que les peuples de l'Union soviétique.

- une tendance diffuse mais que l'on a voulu cristalliser dans de ronflantes déclarations : plus que tout autre, et peut-être faut-il en chercher les raisons dans les mystères de l'âme slave, le Russe s'est toujours passionné pour la conquête de l'espace.

Bien moins complexe fut l'attitude des Américains. Elle releva, une fois la stupéfaction passée, du simple réflexe. Donc ils réagirent. On se souvient de cette période héroïque : alors que les Soviétiques allaient calmement de succès en succès, les Américains lançaient rageusement tout ce qui avait une chance de se mettre en orbite, et l'expérience montrait qu'elle était mince... Rares, semble-t-il, sont les occasions de voir un grand pays perdre ainsi la tête.

Et la recherche scientifique dans tout ça? C'est sous l'égide de la Science — la majuscule s'impose — que soviétiques et américains avaient placé, comme d'un commun accord, leurs efforts pour conquérir l'espace. De fait, dans la vie américaine comme dans les organigrammes soviétiques, la Science commençait à l'époque à jouer un grand rôle. Notons cependant un fait : qui lors des premiers tirs spatiaux a prêté attention au fait que les engins soviétiques n'avaient pas procédé à des observations bouleversantes tandis que le premier satellite américain mettait à son actif ce qui restera comme la plus importante découverte de l'ère spatiale : celle des ceintures de radiations qui entourent la Terre? A ce moment, seuls comptaient le déroulement des comptes à rebours et le poids des engins en orbite...

Il faut l'admettre : c'est la rivalité politique des deux grandes Puissances qui s'est directement trouvée à l'origine de la conquête de l'espace et on peut en dire que, somme toute, elle ne constitue qu'une « retombée » de la guerre froide. Comme quoi à toute chose malheur est bon...

Quant à la recherche scientifique, elle a seulement justifié l'entreprise. Sans doute les Américains avaient-ils proposé, avant que les Soviétiques ne lancent leur premier Spoutnik, de mettre en orbite dans le cadre de l'Année Géophysique Internationale un tout petit satellite scientifique : un programme modeste qui se volatilisa dans la tourmente.

Mais il n'est pas de tempête, si violente soit-elle, qui ne finit par se calmer. Donc, progressivement l'affolement fit place à l'organisation : lente comme à l'ordinaire mais puissante, la machine américaine se mit en marche avec un seul objectif : effacer le retard sur les Soviétiques.

L'URSS avait-elle dès le début de l'ère spatiale imaginé de faire débarquer des hommes sur la Lune? Sans doute ne le saura-t-on jamais. D'ailleurs on ignore encore à l'heure actuelle ce que sont ses intentions exactes en la matière. Ce que les États-Unis ont pensé de la Lune, par contre, on le sait fort bien : s'y poser et en revenir, c'est extrêmement difficile... Si difficile, même, qu'à supposer qu'ils le veuillent; les États-Unis et l'URSS se trouveraient confrontés avec des problèmes qui n'avaient rien de commun avec ceux qu'ils avaient déjà résolus.

L'idée, formulée par le président Kennedy, d'un débarquement sur la Lune, est sortie directement de là : proposer un objectif tel pour l'atteindre les deux rivaux se trouvent pratiquement ramenés sur la même ligne de départ. Car il était bien évident à l'époque que si les États-Unis s'engageaient dans la préparation d'un tel débarquement, l'URSS se trouverait bien obligée, à supposer qu'elle n'ait pas songé à en prendre l'initiative, de suivre.

C'était renverser les termes du pari sur lequel s'était ouverte la conquête de l'espace. En 1957, les Soviétiques avaient implicitement admis que les Américains ne pourraient pas emboîter le pas. Et ils avaient commis une erreur de calcul. En 1961 date du lancement du projet Apollo, les Américains postulaient que, tôt ou tard, les Soviétiques s'essoufferaient et lâcheraient pied. L'avenir dira s'ils ont alors raisonné juste.

Est-ce à dire que, au fond, personne ne s'intéressait vraiment à lever le voile sur les mystères de notre satellite naturel? Sans doute était-il des hommes de science qui ne se tenaient plus de joie : les sélénologues qui du jour au lendemain surent que leur cher objet d'étude qu'ils croyaient à jamais inaccessible pourrait enfin être photographié, sondé, palpé, humé... Mais dans les autres cercles scientifiques, ne régna qu'un enthousiasme aisément refrénable et nombre de scientifiques ne l'envoyèrent pas dire : la Lune, dirent-ils, c'est une affaire politique.

Mais c'est aussi une affaire industrielle : le projet Apollo coûte au total 22 milliards de dollars dont la plus grande partie doit être dépensée dans l'industrie privée. C'était pour elle une occasion, dont on ne saurait trouver d'équivalent que dans les commandes militaires, de mettre au point de nouvelles techniques et de se former, ce qui est encore plus important, à de nouvelles méthodes de travail. Pour le progrès technologique, la conquête de l'espace fut incontestablement une remarquable locomotive.

Lorsqu'une locomotive vient à freiner brusquement les voyageurs se trouvent secoués : peu à peu, il devient évident qu'il était difficile de ne pas continuer à alimenter en commandes les firmes qui s'adonnaient aux réalisations spatiales. C'est que dans son état actuel le marché américain ne leur offrait pas tous les débouchés que leur aurait permis de vivre et de continuer à se développer indépendamment des commandes de l'administration. C'est que, aussi, hormis naturellement ceux fixés par les programmes militaires, il n'existait pas d'autres objectifs qui requièrent un pareil effort technique. Et en dépit du libéralisme de tradition aux États-Unis, il n'apparaissait pas possible de laisser se reconvertir à des tâches moins nobles les entreprises « spatiales » et de laisser leurs équipes se dismanteler : leur technologie, leur savoir ne constituent-ils pas une part importante du patrimoine américain ?

Ainsi, d'un point de vue industriel, avoir commencé la conquête de l'espace, c'est se condamner à la poursuivre, du moins en l'absence de tout programme qui puisse se comparer à elle tant par l'importance des commandes que par le niveau de la technologie requise. On prouve le mouvement en marchant ? Certes ! Mais il arrive que la marche appelle le mouvement...

Si la nécessité de maintenir un certain niveau d'activité à un secteur de l'industrie a progressivement gagné en importance au point de devenir, aux États-Unis du moins, une des motivations essentielles de la poursuite d'un effort spatial important, cette autre motivation qu'avait constituée au début de l'ère spatiale l'opposition entre les deux grandes puissances s'est, avec le temps, effritée.

Sans doute, le régime de coexistence pacifique qui s'est progressivement institué entre les États-Unis et l'URSS n'a-t-il pas éliminé tous les problèmes. Aujourd'hui comme hier, Américains et Soviétiques sont encore prêts à s'affronter dans bien des domaines, les derniers événements internationaux sont là, hélas, pour le prouver. Mais sur le plan militaire on a cessé de part et d'autre de chercher à prendre un avantage décisif sur le rival. Ce qui importe maintenant,

c'est de faire en sorte qu'un certain équilibre des forces ne se trouve pas compromis.

Il en est de même sur un plan plus général : l'essentiel, c'est de ne pas afficher une supériorité qui puisse susciter des réactions et entraîner des rivalités nouvelles, donc dangereuses.

Dans ces conditions, la course à l'espace à laquelle l'URSS et les États-Unis se sont livrés depuis 1957 conserve-t-elle sa raison d'être ? Certes, Washington et Moscou ne sont pas encore prêts de signer à propos de l'espace un traité qui soit, *mutatis mutandis*, l'équivalent de l'accord sur l'arrêt des explosions nucléaires ou du projet de traité sur la non prolifération des armes atomiques. Aux États-Unis comme en URSS on serait tout aussi heureux aujourd'hui qu'hier de marquer un bon point sur l'autre. Mais il demeure que si le lancement du premier Spoutnik fut ressenti aux États-Unis comme un nouveau Pearl Harbour, l'impression éprouvée ne serait pas la même si demain un Soviétique venait à débarquer le premier sur la Lune.

Car la situation est bien différente : à l'époque, les américains traversèrent une crise de confiance ; et ils eurent peur des conséquences de l'avance soviétique sur leur sécurité ; aujourd'hui, ils n'auraient qu'à essayer une blesure d'amour propre.

En URSS, c'est à une modification progressive de la hiérarchie des valeurs que l'on assiste. Maintenant on s'y préoccupe davantage d'aménager la production pour satisfaire des besoins trop longtemps passés sous silence que de développer des secteurs qui soient en flèche. Car l'expérience a montré que les connaissances qui y étaient acquises ne diffusaient pas ailleurs et en définitive ne bénéficiaient pas à l'ensemble de l'économie. Et on commence à trouver que des opérations qui ne portent des dividendes que sur le plan du prestige n'ont plus leur raison d'être.

De part et d'autre, et à chaque fois d'une manière différente, les considérations économiques et industrielles commencent à l'emporter sur les préoccupations politiques. C'est à une mutation lente des motivations profondes de la conquête de l'espace que nous assistons. Quant à la Science, elle continue, bonne fille, à justifier les entreprises des uns et des autres mais parfois ce n'est pas sans renacler. Car ailleurs, il y a tant à faire...

Une tournure des choses qui devrait semble-t-il inspirer les réflexions des hommes politiques et des spécialistes européens appelés à définir ce que devrait être l'attitude du Vieux Continent face à l'espace.